

Une soirée futuriste

R. E. Mélot

Numéro 103, automne 2009

Le futurisme a 100 ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59335ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mélot, R. E. (2009). Une soirée futuriste. *Inter*, (103), 16–17.

UNE SOIRÉE FUTURISTE

— R-E MÉLOT*



> Anonyme, soirée futuriste : Carrà, Russolo, Marinetti sur la scène du Teatro del Corso à Bologne, 1914.

Sans doute aura-t-on entendu parler déjà de la grande soirée futuriste, qui eut lieu, il y a un mois environ, au théâtre Costanzi de Rome. Mais je doute qu'un récit suffisamment détaillé en ait été fait ici. Que l'on n'aille pas nous reprocher de tailler une réclame à ces fauves méridionaux, qui déjà, au gré de certains, occupent beaucoup trop l'attention : outre qu'il est Original (et, encore un coup, c'est l'essentiel), en un temps où l'on va jusqu'à payer les gens pour qu'ils disent du mal de vous, et vous fassent ainsi remarquer ; outre qu'il est Original, dis-je, de gratuitement se montrer indulgent, on fait tant de réclame autour d'œuvres et de gens ennuyeux à mourir qu'on ne saurait trop en faire pour ce qui, admirable ou non (qu'en sait-on ?), divertit.

Marinetti, donc, et sa bande, après avoir parcouru l'Europe et y avoir remporté quelques sérieux succès (à Berlin notamment), décidèrent de s'imposer, par un grand coup, au public de leur propre pays. À vrai dire, ce public leur a déjà procuré, à diverses occasions, la « volupté du sifflet », mais cela ne suffisait point encore. Cette fois, c'est à Rome, non pas à Milan ou à Venise, que nos « primitifs » voulurent se livrer à leurs exploits, et ils choisirent la salle du grand théâtre Costanzi, l'Opéra de Rome. Les journaux d'Italie nous ont permis de reconstituer, dans une certaine mesure, cet événement considérable.

Dès une heure avant le début de la séance, toutes les petites places sont occupées. Bientôt, le reste se remplit. Le parterre, malgré les prix assez élevés (ô futuristes), déborde ; certaines loges contiennent jusqu'à vingt personnes. Des spectateurs, ne trouvant plus place aux fauteuils, se réfugient dans l'orchestre, parmi les musiciens, lesquels, dirigés par le maestro futuriste Pratella, doivent ouvrir la fête par une symphonie, *Hymne à la vie*, de cet homme déjà célèbre.

(On sait quels sont les principes de la musique futuriste. Tous les habitants de Belgique et de Navarre en ont reçu, croyons-nous, le manifeste. Personne, donc, n'ignore les *sous-bruits*, les *borborygmes du moteur*, ni les *palpitations des soupapes*. Tous, ici, « nous prenons infiniment plus de plaisir à combiner idéalement les bruits de tramway, d'autos, de voitures et de foules criardes, qu'à écouter encore, par exemple, l'*Héroïque* ou la *Pastorale* ».)

Comme l'orchestre tarde quelque peu, la salle, en attendant, fait de la musique pour elle toute seule. Discrètement d'abord : cris stridents mêlés de grognements sourds. Marinetti, enfin, s'avance sur la scène, seul, et recom-

mande au public le plus profond, le plus respectueux silence. L'orchestre attaque ; les premiers sous-bruits pratelliens s'élèvent dans les airs ; aussitôt, il se met à pleuvoir : naïves flèches de papier, d'abord ; puis un citron, suivi de quelques oranges et d'une poignée de petits sous. Le public émet d'assez violents sous-bruits, qui n'émeuvent point le maestro. F.-T. Marinetti, les bras croisés, au centre de la scène, fronce le sourcil. Une orange lui effleure le crâne et traverse le décor ; deux pommes de terre tombent à ses pieds – si bémol à l'octave de tout en bas. Le public accompagne à l'octave aigu. Soudain, une onnée de pois chiches s'abat sur les violons et sur les cuivres, en gammes cristallines du plus gracieux effet. Le public, très amusé, pousse des petits cris drôles de basson en délire. Les musiciens (côté scène) hésitent à poursuivre ; mais Pratella les y encourage, et Marinetti lui-même lâche des hurlements, qui se perdent parmi les hurlements. Alors s'engage un dialogue de style fugué, futuriste, entre le public et l'orchestre. Il monte, s'amplifie, emplit la salle de ses sonorités formidables et se termine avec le point d'orgue d'une pomme de terre lancée avec force et adresse dans un violon, qu'elle réduit en bouillie. L'orchestre cesse de jouer, et les musiciens songent à sauver leurs instruments.

La symphonie est terminée. Grande originalité : ensemble parfait. Les chœurs ont donné magnifiquement, et dès cette première audition, qu'aucune répétition n'avait précédée, ils se sont vaillamment tirés des méandres d'une partition aussi complexe que géniale.

Mais le public, comme toujours, n'a pas compris.

C'est maintenant le tour de la poésie. Comme on pouvait le prévoir, aux bruits vont succéder des mots, sinon des paroles.

Les futuristes sont sur la scène. Tous les grands chefs futuristes sont... présents. Boccioni, le peintre, prépare son intervention prochaine. Marinetti s'avance et, dominant le tumulte, annonce : « *La poesia nuova*, de Paolo Buzzi : un chef-d'œuvre !... »

Qui se perd dans le vacarme.

Après les vers de Buzzi, ceux de Palazzeschi. On entend vaguement, assurent les témoins, que Marinetti déclame avec sentiment des choses éternelles, telles que « cloch... clof... cloft... scc... ». L'allégresse de l'auditoire prend des proportions spasmodiques. Le théâtre tout entier en tremble sur ses fondements, au point que les passants, dans la rue, se sauvent, terrifiés.



> Umberto Boccioni, soirée futuriste à Milan, 1911.

Nous nous souvenons, pourtant, qu'ici même, à Bruxelles, Marinetti déclama des vers italiens, bien rythmés, qui ne manquaient pas d'allure. C'était, si j'ai bonne mémoire, une sorte de conversation entre un homme qui va se suicider et sa montre. Je ne me rappelle pas le détail exact, mais voici à peu près, il me semble, le sujet : un homme est persuadé que sa montre, ce petit être qui vit constamment à son côté, tout contre lui, et qui mêle ses battements aux battements de son cœur, connaît très exactement sa destinée. Cela devient une obsession malade. Un jour, au cours d'une crise nerveuse, la montre s'arrête : il est six heures. Dès lors, l'homme n'a plus de doute : c'est à six heures qu'il doit mourir. L'obsession devient de plus en plus malade : l'homme décide de se suicider au coup de six heures, dès le lendemain. D'une main il tient son revolver et de l'autre, sa montre, arrêtée. Six heures sonnent au clocher de Saint-Germain l'Auxerrois. Alors, dans une dernière révolte de la nature humaine, l'homme lance sa montre contre le mur et, victorieux malgré tout, ne se suicide qu'à six heures cinq.

C'était un beau sujet, et nous avons applaudi sincèrement. C'est pourquoi je m'étonne qu'à Rome, la poésie futuriste ait eu moins de succès.

Certes, elle n'en eut point ; ou plutôt elle en eut, mais ironique : le paradis, puis bientôt le théâtre tout entier, agite frénétiquement des mouchoirs. Sur la scène, le peintre Balla, très intéressé, se lisse la barbe et cligne des yeux : assurément, il voit le tableau à faire – Dieu sait comme ! – mais il le voit.

Pendant ce temps, des disputes s'élèvent dans la salle, où des partisans du futurisme se sont révélés tout à coup. Ils crient aux autres : « *Passatisti ! Ebeti ! Beoti !* N'avez-vous pas honte ? N'avez-vous pas honte ? » On voit des têtes congestionnées et des poings menaçants.

Le tumulte grandit. À la rampe, Boccioni a remplacé le poète. Sans doute, il veut redire le *Credo* des peintres, ses amis. On ne lui en laisse pas le loisir. Il hurle : « Vous êtes un tas d'imbéciles ! »

Ce qui se passe alors ne saurait être décrit. Le Costanzi est un chaos, d'où s'élèvent des rugissements épouvantables. Les musiciens s'en mêlent de nouveau, agitant le tronçon du glaive-violon ; ils ne digèrent pas la pomme de terre. Des cris perçants dominent le bruit : « *Pagliacci ! Buffoni ! Imbecilli !*

La police veut intervenir. En vain. Futuristes et une partie de la salle s'en prennent directement à un groupe de messieurs connus, à qui Marinetti crie : « Vous n'êtes pas seulement imbéciles, vous êtes des... (l'adjectif se perd dans le fracas) ».

Et puis, la bousculade ne permet plus de distinguer quoi que ce soit. Il y a des coups de canne échangés, et des coups de poings [sic] ; d'inutiles tentatives de discours ; des manifestes philosophiques jetés parmi le public ; des hommes qui s'arrachent Marinetti ; un enfer où tout se confond.

On porte dans son automobile une dame évanouie. La foule se disperse. Dans la rue, Boccioni se fait rosser. Il reparait dans l'atrium, échevelé, le col arraché ; il se débat comme un fou et veut massacrer tout ce qui l'entoure. Pour le calmer, une dame se jette à son cou et l'embrasse. Marinetti boite. Il a perdu son chapeau et une bottine.

Telle fut, au dire des témoins, cette soirée mémorable entre toutes, dont le récit – nous ne craignons pas de l'affirmer – mérite de passer à la postérité.

Tout récemment encore, le poète Marinetti ayant lu publiquement, à Milan, des vers du poète Buzzì, quelques parapluies (car à Milan il pleut infailliblement) en eurent à souffrir grand dommage. Il ne faudrait pourtant pas exagérer ces sortes de manifestations : elles perdraient de leur saveur. Et l'on peut fort bien écouter des vers de Buzzì et d'autres, et même voir volontiers des tableaux de Boccioni et de ses camarades. Sérieusement, ils sont loin d'être sans intérêt.

Du reste, quoi qu'on pense des œuvres, ces pugilats, « *per non dormire* » (comme le dit la devise de D'Annunzio), valent au futurisme mieux que nos sourires : notre sympathie. ■